

Une nouvelle Révélation ?

Dieu a donné à l'homme la raison et les mains qui lui permettent de se fabriquer des instruments et des armes de toute espèce. Cette capacité d'invention soulevait l'admiration de Bossuet qui écrivait dans le *Sermon sur la mort*:

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter *par l'esprit* les animaux qui le surmontaient *par la force*; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile; il a même fléchi par adresse les créatures inanimées. La terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui. Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables: je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires...

On le voit, Bossuet ne ménage pas les expressions élogieuses. Pourtant, trois siècles séparaient encore le *Sermon sur la mort* de la désintégration de l'atôme. Et s'il est permis de louer la raison si perspicace dans l'invention, il est souverainement pénible de voir cette même raison devenir comme aveugle quand il s'agit de l'utilisation de ces instruments; à tel point qu'on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu que certaines découvertes ne fussent point faites.

Cette antithèse aux conséquences pratiques terribles n'aurait-elle pas l'une de ses sources dans une erreur spéculative touchant la nature de notre connaissance et la distinction de ses espèces? Est-ce qu'elle ne procéderait pas d'une généralisation fautive, ressemblant à celle de Protagoras, pour qui toute connaissance n'était que sensible?

* * *

Jetons un coup d'œil sur la façon dont le savant procède dans ses travaux. Les faits qu'il étudie suscitent en lui des interrogations. Quel principe, se dit-il, peut rendre raison des faits découverts et des lois établies par l'expérience ?

Les faits ne fournissent que des suggestions. C'est le savant lui-même qui doit inventer ou créer l'explication, bonne ou mauvaise, suivant les cas. Si j'admets, se dit-il, que la nature a horreur du vide, que la lumière est formée de particules, ou d'ondes, j'apporte une réponse satisfaisante aux questions suscitées par les phénomènes.

Cette réponse, nous l'appelons une *hypothèse*, c'est-à-dire une proposition posée en vue de sauver les apparences sensibles. Elle exprime un état de choses qui, d'une part, explique et rend intelligibles un ensemble de lois et de faits, et qui, d'autre part permet de prévoir des phénomènes jusque-là inconnus.

Cette hypothèse, nous ne la dirons pas vraie ou fausse, mais seulement *bonne ou mauvaise*. Quand nous parlons de gravitation ou de relativité, nous ne devons pas considérer ces théories comme des vérités de tout repos, mais seulement comme des instruments provisoires, si utiles soient-ils au progrès de la science. Ce qui demeure, ce ne sont pas les hypothèses, mais une expérience plus étendue, une plus grande somme de faits bien établis.

Si vous ouvrez un manuel traitant de la méthode des sciences expérimentales, vous y trouverez un chapitre consacré à la vérification des hypothèses. Cependant, le terme *vérification* est très mal choisi et peut nous induire en erreur. Faudrait-il croire que la vérité se modifie suivant les siècles puisque des théories, abondamment vérifiées à leur époque, sont aujourd'hui remplacées par d'autres ? Tel est le cas de la gravitation, par exemple.

Il faut donc dire d'une hypothèse qu'elle est *confirmée* plutôt que *vérifiée*; le terme *confirmée* signifiant simplement que, pour le moment, cette théorie explique bien les faits connus. L'hypothèse n'est pas vérifiée, au sens strict du terme, parce qu'il sera toujours possible d'en découvrir une autre qui rendra compte des faits aussi bien et même mieux que la théorie présente.

Puisque les hypothèses ne sont que des instruments de découverte, elles devront se modifier constamment pour rester soumises aux faits et faire prévoir de nouveaux phénomènes. Lorsque la fécondité d'une théorie est épuisée, il faut la remplacer.

Il ne faut croire à nos observations, à nos théories (écrit Claude Bernard), que sous bénéfice d'inventaire expérimental. Si l'on croit trop, l'esprit se trouve lié et retréci par les conséquences de son propre raisonnement; il n'a plus de liberté d'action et manque par suite de l'initiative que possède celui qui sait se dégager de cette foi aveugle dans les théories, qui n'est au fond qu'une superstition scientifique.

On peut dire que la faillite elle-même d'une hypothèse contribue au progrès de la science parce qu'elle fait naître des discussions et stimule les recherches.

Remarquons donc les caractéristiques de l'hypothèse. C'est un principe posé par l'esprit comme instrument de découverte; un principe qui n'est pas vrai mais seulement plausible; un principe qui sera dit bon s'il fait progresser la science; un principe qui évoluera pour rester soumis à l'expérience. D'où l'on voit que les hypothèses diffèrent radicalement des premiers principes de la métaphysique, de la philosophie de la nature ou de la morale qui sont absolument certains et immuables. A partir de ces derniers, on peut déduire des conclusions qui sont elles-mêmes absolument certaines.

Chaque genre de principe a sa place et son emploi légitimes dans le champ de la connaissance humaine. L'erreur de bien des modernes consiste à simplifier à l'extrême, à rejeter l'existence de principes certains dont on peut déduire des conclusions également certaines et à soutenir que la méthode hypothético-déductive des sciences expérimentales est la seule qui puisse faire progresser la connaissance.

Si j'ai correctement exposé la cause de la science (écrit Karl Pearson), le lecteur aura reconnu que la science moderne demande plus que la paisible possession de ce que le théologien et le métaphysicien se plaisent à appeler son domaine légitime. Elle demande que l'ensemble des phénomènes mentaux aussi bien que physiques, que l'univers soit son domaine. Elle affirme que la méthode

scientifique est la seule entrée dans le champ entier de la connaissance . . . La science ne peut pas accepter que le développement de l'homme soit encore arrêté chaque jour par les barrières que le dogme et les mythes élèvent autour du territoire qu'elle n'a point encore occupé de façon définitive.

Pearson affirme donc que la méthode scientifique est la seule valable. Et comme les hypothèses scientifiques évoluent en se substituant les unes aux autres, il s'ensuit que les principes de toutes nos connaissances ne sont que provisoires.

Demandons-nous un moment quelles sont les conséquences de cette position. L'espace nous manque pour montrer comment elle détruit la métaphysique et la philosophie de la nature. Indiquons seulement quelques-uns de ses ravages dans le champ de la morale et de la religion.

Nos connaissances dans ce domaine seront acquises de la même façon qu'en science expérimentale. Les principes de la morale et de la religion n'auront plus rien d'absolu. Ils seront posés comme des hypothèses utiles pour guider les recherches. Ils devront se modifier suivant les exigences de l'expérience. L'identité de la méthode en science et en religion, dit Schiller, « est beaucoup plus fondamentale que leur différence. Les deux reposent sur l'expérience et visent à l'interpréter; les deux procèdent par postulats; et les deux requièrent que leurs prédictions soient vérifiées. »

M. John Dewey, le grand pontife de la philosophie américaine, reproche à la morale de s'être laissée hypnotiser par l'idée d'une fin ultime et d'une loi suprême. Suivant son opinion, il faut laisser de côté les vérités éternelles et les remplacer par des hypothèses suggérées par l'observation des faits quotidiens.

Pour Carnap, toute la morale se résume à une investigation expérimentale des faits (statistiques sur le suicide, par exemple) et à la construction d'hypothèses pour les expliquer. Au sujet de l'existence des principes en morale, Carnap écrit :

Ici encore rejetons les questions elles-mêmes à cause de leur caractère métaphysique. (Le cas est différent s'il s'agit d'étudier en psychologie ou en sociologie les actions et les jugements moraux des hommes. Cette méthode ne soulève point d'objection et elle

est scientifique. Cependant ses résultats appartiennent à ces sciences empiriques que sont la psychologie et la sociologie, mais non pas à la philosophie).

Voici deux autres textes qui permettront de mieux établir encore la position de ces philosophes.

Les institutions et les coutumes, les croyances religieuses, les codes de morale, écrit Childs, . . . doivent être jugés d'après les conséquences auxquelles ils conduisent dans la vie de tous les jours . . . Cette position signifie aussi que la finalité et la certitude absolue sont impossibles. *Les dogmes absolus doivent céder la place aux hypothèses.* Celles-ci seront modifiées suivant les données de l'expérience.

On va même jusqu'à considérer comme une nouvelle Révélation la méthode hypothético-déductive ainsi universalisée. D'après Wœfel,

La méthode scientifique s'est montrée le seul moyen apte à découvrir les réalités de l'expérience. Elle constitue la nouvelle et authentique Révélation, inépuisable dans ses possibilités . . . La foi en Dieu et dans l'autorité, l'idée de l'âme et de l'immortalité, la croyance dans la grâce divine, des institutions stables, . . . sont devenues des choses impossibles pour l'homme instruit d'aujourd'hui.

Dans toutes ces idées, on discerne certaines causes des maux multiples qui affligent la société moderne. S'il n'y a plus de principes immuables, si nous ne pouvons plus connaître spéculativement la nature et la fin des choses, si l'on nie la connaissance spéculative comme règle suprême de l'action, c'est la force qui sera reconnue comme loi et règle. Celui qui aura raison, c'est celui qui aura la puissance d'imposer ses vues.

Comme les hypothèses doivent, pour assurer le progrès des sciences, se substituer incessamment les unes aux autres, de même ce sont les révolutions qui devront faire progresser les sociétés.

Nous ne voulons pas nier l'importance et la valeur du procédé hypothético-déductif. Nous reconnaissons même qu'il est le seul à employer pour résoudre un grand nombre de problèmes.

Ce que nous refusons d'accepter, c'est que la méthode des sciences expérimentales soit le seul et unique mode de connaissance. D'ailleurs, les modernes devraient reconnaître que leur position implique une contradiction flagrante. En effet, ils affirment comme un principe absolu (donc ce n'est pas une hypothèse) que tout principe n'est qu'une hypothèse. En outre, cette position des modernes est très facile et même assez simpliste. Elle rappelle les généralisations d'Héraclite, pour qui toute chose était en mouvement et, par suite, rien n'était déterminement vrai, et de Protagoras, pour qui toute connaissance n'était que sensible. Ces attitudes ont pour résultat d'esquiver les problèmes au lieu de les résoudre.

Saint Thomas avait déjà apporté une solution en indiquant qu'il existe deux espèces d'argumentation : l'une qui déduit avec certitude des conclusions à partir de principes immuables ; l'autre qui confirme seulement une proposition et montre sa convenance parce qu'elle explique les apparences sensibles d'une façon satisfaisante. Dans le second cas, notre connaissance est faite de conjectures, basées seulement sur certains signes : elle reste imparfaite.

Aristote soulignait la nécessité de diviser les principes en deux classes : les uns sont évidents de soi et immuables ; les autres peuvent évoluer et il faut les apprécier « selon leurs résultats, et surtout selon la fin », la fin étant ici la conformité aux apparences sensibles.

La généralisation de la méthode des sciences expérimentales marque donc un recul, un retour à cette époque où l'intelligence ne pouvait pas encore distinguer entre les différentes espèces de connaissance et la certitude propre à chacune d'elles.

* * *

Il ne faut pas croire que ces idées sur l'universalisation de la méthode hypothético-déductive restent confinées entre les pages de volumes qui dorment dans les bibliothèques des pays étrangers. Les idées constituent une marchandise que les douaniers postés aux frontières peuvent difficilement intercepter. Pour différentes raisons, le développement scientifique a été retardé chez-nous. Depuis quelques années,

nous progressons plus rapidement. Nous devons nous en féliciter et appuyer ce progrès de toutes nos forces. Cependant, il ne faudrait point s'emballer jusqu'au point de méconnaître la hiérarchie des disciplines intellectuelles et d'aller demander à la méthode scientifique des règles pour un domaine qui n'est pas le sien. Il y a danger d'être induits en erreur par des articles ou des volumes qui traitent de choses scientifiques mais qui sont écrits par des personnes qui connaissent très peu la méthode scientifique, sa nature et ses limites.

En lisant les œuvres de véritables savants, Eddington, Louis de Broglie, Einstein, on voit qu'ils sont très modestes et très circonspects. Claude Bernard n'a jamais cru que son ouvrage *Introduction à la médecine expérimentale* constituait la nouvelle et l'authentique Révélation. Par contre, certains discoureurs sur la méthode scientifique manifestent un enthousiasme stupide et croient avoir trouvé en elle un guide pour ramener l'humanité à un nouveau paradis terrestre.

On s'étonne, et à bon droit, de déclarations semblables à celles d'un sous-ministre d'Ottawa concernant le bien et le mal. Ces déclarations deviennent moins étonnantes, toutefois, quand on sait qu'un ouvrage de M. John Dewey a été adopté comme manuel de morale dans une université canadienne. M. Dewey ne voit d'absolu nulle part et soutient que le respect de principes rigides a empêché le progrès de l'humanité. Si on place les principes de la morale et de la religion sur le même pied que l'hypothèse de l'horreur de la nature pour le vide, ou de l'existence du phlogistique, hypothèses qui ont semblé plausibles à un moment donné, les véritables normes de notre conduite disparaissent.

Pour vous montrer que la théorie que nous discutons ne manque pas d'adeptes qui essaient de la répandre, je vous citerai une dépêche de la *Presse Canadine*, parue dans certains journaux du 26 décembre 1945. Elle se lit comme suit :

En quittant la charge de secrétaire général du Y. M. C. A. de Toronto, qu'il avait occupée durant quarante ans, M. Taylor Staten affirme sa foi dans les révélations de la science pour garantir le dynamisme de la religion. C'est à cette condition que se réalisera le rêve d'une société dominée par les principes chrétiens d'égalité et d'opportunité dans la poursuite du bonheur. La

religion devrait être la meilleure alliée de la science. Les racines de la vraie religion et celles de la vraie science sont identiques, elles consistent dans l'obéissance à des lois dont, on a vérifié l'objectivité.

Et la dépêche ajoute que ce monsieur doit « consacrer maintenant ses énergies à la formation et à l'entraînement des directeurs des camps d'été. »

Il y aurait bien des points à discuter dans ce texte. Par exemple, pourquoi l'auteur veut-il établir un lien si étroit entre le dynamisme de la religion et les révélations de la science ? Que vaut une religion qui dépendrait ainsi des révélations de la science ? Elle s'appuierait sur des bases bien précaires.

« Les racines de la vraie religion et de la vraie science, disait l'auteur, sont identiques; elles consistent dans l'obéissance à des lois dont on a vérifié l'objectivité ». Il est bien vrai que nous trouvons dans la science des lois et des hypothèses que nous disons confirmées parce qu'elles expliquent convenablement les données actuelles de l'expérience. Mais n'est-il pas un peu ridicule de ne vouloir accepter l'existence de Dieu et les commandements de Dieu que s'ils ont résisté à l'épreuve de la confirmation expérimentale ? L'on sait d'ailleurs qu'une hypothèse n'est jamais vérifiée au sens strict du terme. Dès lors, répétons-le, ces principes n'auraient plus qu'une certaine plausibilité et une certaine convenance. Ils évolueraient suivant les données de l'expérience et finiraient par céder la place à d'autres.

Avec l'universalisation de la méthode scientifique, une grande attaque se déroule contre la morale et la religion. Cette erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus apte à séduire les esprits cultivés. Souhaitons à notre peuple un vigoureux développement scientifique; mais en même temps, souhaitons à notre élite de posséder aussi la sagesse philosophique, seule capable d'établir une hiérarchie entre les sciences et de nous empêcher de prendre une erreur funeste pour une nouvelle Révélation.

ÉMILE SIMARD,
professeur à l'Université Laval